

LE VOYAGE ÉPIQUE D'OLYMPE DE MOLIÈRES EN ARIÈGE (VERS 1752-1756)

Marigeorges Allabert

Jean-Luc Laffont

Longtemps ce sont surtout les récits de voyages de femmes « célèbres », qui émergent véritablement à partir de la Révolution française, qui ont retenu l'attention¹. Depuis la fin des années 1980, l'étude de la production littéraire de femmes - notamment françaises - portant sur leurs voyages a connu une croissance exponentielle s'accéléralant depuis le milieu des années 2000 et restant jusqu'à nos jours un chantier historiographique aussi actif que fécond². S'agissant plus particulièrement de la littérature de voyage portant sur les seules Pyrénées, dont l'engouement se déve-

1 Pour la France, voir notamment : Mouchard (C.), *Aventurières en crinoline*. Paris, 1987. Lapeyre (F.), *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, 2007 ; rééd. 2008. Hodgson (B.), *Les Aventurières, XVIII^e-XIX^e siècle. Récits de femmes voyageuses*, Paris, 2002.

2 À défaut de pouvoir rendre compte de cette abondante production qui va en se diversifiant toujours davantage, bornons-nous à citer quelques titres : Boulain (V.), *Femmes en aventure. De la voyageuse à la sportive (1850-1936)*, Rennes, 2012, p. 16-17. Rogers (R.), Thebaud (F.), dir., *Voyageuses*. Numéro thématique de la revue *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, 2008, n° 28. Havelange (I.), Les voyageuses françaises au prisme de la bibliographie annuelle de l'histoire de France (de 1970 à 2010), *Genre & Histoire*, 2011, <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1308>. Estelmann (F.), Moussa (S.), Wolzettel (F.), dir., *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, 2012.

loppe dans le courant du siècle des Lumières³, l'on a pu constater que les femmes y occupent la portion congrue⁴.

Voici qui incite à accorder une attention particulière au récit d'un voyage qu'une jeune Montalbanaise fit dans les Pyrénées ariégeoises au milieu du XVIII^e siècle. En effet, à défaut d'être inédit, non seulement ce document rare est passé à travers toutes les recensions bibliographiques tant des pyrénéistes que des spécialistes de la littérature du voyage, et notamment de celle des femmes, mais il s'avère qu'il s'agit du premier récit de voyage féminin dans les Pyrénées identifié à ce jour. Ce faisant, c'est aussi le premier document de cette nature portant plus particulièrement sur la basse Ariège avant la Révolution.

L'on doit à Antonin Perbosc la découverte du manuscrit et sa publication en 1920⁵. Ce document se présente sous la forme d'un petit cahier de 19 pages⁶, à l'écriture fine et régulière. Son auteur est Anne-Olympe de Molières. Il est très vraisemblable que le manuscrit soit une copie de sa main. La comparaison de la graphie avec celle de ses trois lettres⁷ adressées à son père et conservées dans le fonds Boscus-Neveu aux Archives départementales de Tarn-et-Garonne n'est guère probante. Les lettres datent des années 1749-1750 et sont d'une écriture malhabile de jeune fille quand le manuscrit est d'une écriture d'adulte. Néanmoins, les ratures et les fautes de grammaire ou d'orthographe militent pour une copie autographe.

Olympe naît le 19 août 1734, à Montauban, dans une famille aisée qui était l'une des plus en vue de la noblesse montalbanaise⁸. Son père, Jacques de Molières (1695-1777), est président à la cour des Aides de Montauban, comme l'était son grand-père Armand de Molières. Il a épousé Anne de Garrisson, fille d'Olympe de La Vernhe et de Jacob de Garrisson. La sœur d'Anne, Paule, a épousé, en 1742 à Camarade en Ariège⁹, Jacques Antoine de Bonvilar, baron d'Auriac. Selon toute

3 Voir notamment : Briffaud (S.), *Naissance d'un paysage. La montagne pyrénéenne à la croisée des regards, XVI^e-XIX^e siècle*, Toulouse, Tarbes, 1994. Duloum (J.), *Les Anglais dans les Pyrénées et les débuts du tourisme pyrénéen (1739-1896)*, Lourdes, 1970. Fourcassie (J.), *Le romantisme dans les Pyrénées*, Paris, 1940.

4 Saint-Lebe (N.), *Les femmes à la découverte des Pyrénées*, Toulouse, 2002.

5 Perbosc (A.), Un voyage aux Pyrénées au XVIII^e siècle, par M^{lle} Olympe de Molières, *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1921, p. 145-167.

6 Cahier de 18 cm de longueur sur 13 cm de largeur. Conservé à la bibliothèque municipale de Montauban, il porte la cote Mss 113 (en 1920, il portait la cote Mss 53). Nous remercions Kristell Nerrou, Audrey Aufroy et Laure Mazzuchini pour la communication du manuscrit et les recherches sur les modalités d'entrée du document dans les collections de la bibliothèque de Montauban, malheureusement restées vaines. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que ce manuscrit est entré dans les collections après la parution du tome 31 du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, paru en 1898, où sont recensés 51 manuscrits de la bibliothèque de Montauban.

7 AD Tarn-et-Garonne, 105 J 103. Le fonds Boscus-Neveu est entré aux Archives de Tarn-et-Garonne en 2015. Antonin Persboc n'a pas eu en mains ces archives lorsqu'il écrit qu'aucun document de la main d'Olympe ne subsiste. La localisation des lettres d'Olympe de Molières et de Jacques de Molières, son père, nous a été donnée par Jérôme Cras, directeur des Archives de Tarn-et-Garonne que nous remercions.

8 Sur les origines auvergnates et quercynaises de la famille de Molières, voir : Lartigaud (J.), L'ascension d'une famille d'immigrants en Quercy au XV^e siècle, *Annales du Midi*, t. LXXXVIII, n° 128, 1976, p. 261-286.

9 AD Haute-Garonne, 2 E IM 2333. Registre paroissial de Caraman, où est retranscrit l'acte de mariage passé à Camarade.

vraisemblance, M^{me} de B. dans le récit est donc Paule de Bonvilar, mère de cinq enfants, dont l'aîné, Jean-Baptiste, est appelé par Olympe le « petit baron », titre dont il a hérité à la mort de son père. La famille de Molières est ainsi alliée à des familles protestantes de Montauban et de l'Ariège (région du Mas-d'Azil).

Olympe de Molières est, elle aussi, l'aînée d'une fratrie de cinq enfants¹⁰ : Marguerite (1738- ?), Anne-Suzanne (1744-1795), Jean-Jacob (1735-1756) et Jacques-Antoine de Molières (1746-1819)¹¹. Les copies des lettres¹² de Jacques de Molières montrent le soin tout particulier qu'il attache à l'éducation de ses enfants et à leur placement : ses deux fils seront pages de la reine, ses deux filles entreront l'une dans la Maison royale de l'Enfant-Jésus et la plus jeune à la Maison royale d'éducation de Saint-Cyr en 1755¹³.

Le milieu dans lequel évolue Olympe ne pouvait qu'inciter la jeune femme à développer son goût de la littérature et de l'écriture. La vie culturelle à Montauban gravite autour de l'Académie de la ville, fondée et animée par des magistrats de la cour des Aides¹⁴. Son frère, Jacques-Antoine, y sera élu en 1787¹⁵. Ses deux neveux, Jacques et Sylvestre, tout en embrassant la carrière militaire, publieront des poésies ; le second sera bibliothécaire de Montauban de 1828 à 1865¹⁶. Et c'est d'ailleurs un conseiller du roi en la cour des Aides de Montauban, Dominique Delbreil, qu'Olympe de Molières épouse en 1762. Le couple aura trois enfants¹⁷. Anne-Olympe meurt le 3 mars 1785¹⁸.

Antonin Perbosc a tenté de dater précisément ce voyage en Ariège. Il s'appuie d'une part sur la date du mariage d'Olympe en 1762 comme *terminus ad quem* et

10 Galabert (F.), Un coin de la société montalbanaise à la fin du XVIII^e siècle, *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de Tarn-et-Garonne*, 1908, p. 273-281. Bonnet (C.), Les « De Molières », derniers seigneurs d'Espagnol (1773-1862), *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de Tarn-et-Garonne*, 2000, p. 205-206.

11 Jacques-Antoine de Molières épouse Geneviève du Bruehl dont il aura quatre enfants : Jacques (1774-1862), Suzanne-Anne, Pierre-Joseph et Dominique Sylvestre (1782-1872). Voir Bonnet (C.), Les « De Molières », *op. cit.*, p. 203-208.

12 AD Tarn-et-Garonne, 105 J 91.

13 Hozier (L. P. d'), D'Hozier de Serigny (A. M.), *Armorial général ou registres de la noblesse de France*, Paris, t. 6, 1768. Picco (D.), Des Méridionales à la cour : l'exemple des demoiselles de Saint-Cyr (1686-1793), *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles*, 2008. URL : <http://journals.openedition.org/crcv/2743>.

14 Ligou (D.), La cour des Aides de Montauban à la fin du XVIII^e siècle, *Annales du Midi*, 1952, p. 297-324.

15 *Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne*, 1887, p. 342-343.

16 Forestie (E.), *La société littéraire et l'ancienne Académie de Montauban : histoire de ces sociétés et biographies de tous les académiciens, 1730-1791*, 2^e édition, 1888, p. 279-280. « Sans oublier un curieux personnage à la Balzac, le Balzac des Originaux de province : Sylvestre de Molières, bibliothécaire de la ville qui, en grand mystère, sous le pseudonyme charmant de "Klair de lune", un pseudonyme dont personne n'ignore le secret, publie inlassablement poèmes, vers de circonstance, odes ; ballades, quatrains, cantates ... d'un romantisme tendre et vieillot », Garrisson (R.), 1763-1863-1963. Petits propos sur le Montauban d'autrefois et le Montauban d'aujourd'hui, *Recueil de l'Académie de Montauban*, 1963, p. 125. Jacques publiera diverses brochures sous le nom de Claude Simplicien Tyranniciarsky. Voir Maurières (M.), Passerat (G.), dir., *800 auteurs. Dix siècles d'écriture en Tarn-et-Garonne*, Montauban, 1992, p. 224-225.

17 Jacques-Antoine Delbreil (1765-1850), avocat général à la cour des Aides de Montauban, député et président du conseil général de Tarn-et-Garonne, sous-préfet de Moissac, Philippe (?-?), supérieur du grand Séminaire de Montauban, et Jean-Baptiste (1769-1856). Le fils cadet de Jacques-Antoine, Isidore (1807-1882) deviendra maire de Montauban en 1873, puis sénateur du Tarn-et-Garonne en 1876.

18 Perbosc (A.), Un voyage aux Pyrénées au XVIII^e siècle ..., *op. cit.*, p. 146.

sur le testament de Jacob de Garisson en 1749 qui mentionne les cinq enfants de M^{me} de Bonvilar. On peut légèrement réduire cette période chronologique. Le voyage a eu lieu après la mort¹⁹ de Jacques-Antoine de Bonvilar, lequel est décédé le 19 juillet 1751²⁰. Par ailleurs, les voyageuses rencontrent les officiers du régiment de Mailly. Ce régiment était dirigé, depuis 1745, par Louis Victor de Mailly, et ce jusqu'au 15 janvier 1758 où, en changeant de colonel, le régiment change de nom pour devenir le régiment de Talaru. L'on sait que le régiment campe au Havre en 1756, puis en Picardie ; en 1757 il est à Cambrai et combat en Alsace puis en Allemagne en 1757 et 1758²¹. Ainsi peut-on avancer l'hypothèse que le voyage s'est déroulé entre 1752 et 1756.

Un document peu courant, œuvre unique (?) d'une jeune femme de la noblesse provinciale

Dans le courant de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les récits de voyages connaissent un nouvel engouement caractérisé tout à la fois par une augmentation et une diversification tant de la production que de ses auteurs et de ses lecteurs²². Durant cette période, il est acquis que de plus en plus de femmes écrivent - et publient - davantage et dans des domaines très divers²³. Le texte d'Olympe de Molières s'inscrit donc dans cette dynamique générale.

Grâce à Isabelle Havelange, il est possible de se faire une bonne idée de la relative rareté du texte d'Olympe de Molières. En effet, elle dénombre 135 femmes françaises ayant produit des écrits sur leur(s) voyage(s) qui se ventilent très inégalement dans le temps : 4 pour le Moyen Âge, 3 pour le XVI^e siècle, 7 pour le XVII^e siècle, 12 pour le XVIII^e siècle, 6 pour la Révolution, 61 pour le XIX^e siècle et 45 pour le XX^e siècle²⁴. Le document qui nous intéresse est donc le treizième récit de voyage d'une femme française identifié à ce jour pour le XVIII^e siècle²⁵. Mais, si l'on se place d'un point de vue chronologique, c'est le premier texte du siècle des Lumières identifié jusqu'à présent.

Ces observations liminaires peuvent éclairer la nature et, en partie, le contenu du texte d'Olympe de Molières. En effet, dans le large éventail des types de registres littéraires recouverts par le genre des récits de voyages, elle opte pour celui, déjà très classique lorsqu'elle écrivait, de la correspondance. Observons, à la suite d'Isabelle

19 Son épouse est qualifiée de veuve.

20 AD Tarn-et-Garonne, 105 J 91.

21 Hervieu (E.), *Historique du 21^e régiment d'infanterie : 1610-1875*, Paris, 1876, p. XIV, 44-45.

22 Voir notamment : Roche (D.), *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 100. Marcil (Y.), *La fureur des voyages. Les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*, Paris, 2006.

23 Sirvent Ramos (A.), Corbi (M. I.), Llorca Tonda (M. A.), dir., *Femmes auteurs du dix-huitième siècle. Nouvelles approches critiques*, Paris, 2016. Krief (H.), Plagnol-Dieval (M.-E.), Crogiez-Labarthe (M.), Flamarion (E.), dir., *Femmes des Lumières*, Paris, 2018.

24 Havelange (I.), *Les voyageuses ...*, op. cit.

25 Il n'apparaît effectivement pas dans la méticuleuse recension précitée d'Isabelle Havelange.

Havelange que c'est la forme épistolière qui l'emporte nettement au point qu'on peut la tenir pour « l'une des formes les plus conventionnelles du voyage au féminin depuis l'Ancien Régime ». Si l'on ne saurait dire qu'Olympe de Molières fait figure de précurseur (puisque son texte n'a pas été imprimé et diffusé avant qu'Antonin Perbosc ne s'en charge), l'on ne prend sans doute pas grand risque en conjecturant qu'elle a adopté un genre d'écriture qui devait lui être familier à la lecture de récits de voyages dont on devine qu'elle devait les apprécier. De fait, l'on retrouve sous sa plume certains modes et codes d'écriture déjà courants au XVIII^e siècle²⁶ : parti pris narratif et romanesque de l'écriture, récit à rebonds entrecoupé de pensées ou de dialogues pour rythmer le texte, de même que les interpellations du lecteur avec lequel on cherche à cultiver la connivence (comme les clins d'œil en forme d'effets comiques).

On retrouve donc ici toute une série d'ingrédients qui donnent aussi à ce texte des allures d'exercice de style. Cette impression est renforcée par les références appuyées à la culture classique de l'auteur et de son destinataire, via notamment les renvois aux œuvres d'Homère et, dans une moindre mesure, Virgile, mais aussi à celles plus contemporaines de Cervantes, de Montesquieu ou de Boileau.

C'est surtout le parti pris d'écriture qui appuie l'idée qu'on a affaire à un exercice littéraire. En effet, Olympe de Molières choisit d'écrire dans une forme épistolière particulière : au lieu d'adopter la forme de lettres ponctuant chaque jour ou étape de son voyage - forme la plus courante dans la littérature de voyage de cette époque -, elle opte pour un texte unique rédigé peu ou prou *a posteriori*. Il en résulte une « énorme lettre » qui peut être assimilée à une nouvelle. En effet, le texte répond bien aux canons du genre : un texte bref, susceptible d'être lu d'un trait, ayant peu de personnages évoluant dans un cadre spatio-temporel limité. L'objet même du récit tend à le différencier du récit de voyage à proprement parler pour le rapprocher de la nouvelle. De fait, l'auteur vise à rendre compte du voyage proprement dit et pas du lieu de destination.

Le caractère réflexif de la rédaction offrant à la jeune auteure le confort d'un temps plus long d'écriture et de correction, l'on peut comprendre son choix. Aussi ses assauts de fausse modestie littéraire (« Surtout, n'allés pas vous moquer de mon stile : j'ay fait ce que j'ay pu pour le rendre supportable; mais je crains qu'il ne vous engagera pas à voir la fin de cette enorme lettre » ; « Adieu, pardon de la longueur d'une narration peu amusante ») ne doivent-ils pas faire illusion. L'on a affaire à une écriture travaillée de bout en bout avec des variations de style et de rythme, des effets rhétoriques qu'on comprend mieux si l'on se souvient qu'au XVIII^e siècle on lisait les textes à haute voix.

26 Parmi une abondante bibliographie, citons, à titre indicatif : Requemora-Gros (S.), *Voguer vers la modernité. Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*, Paris, 2012. Bideaux (M.), *Européens en voyage (1500-1800). Une anthologie*, Paris, 2012. Chamayou (A.), *L'esprit de la lettre au XVIII^e siècle*, Paris, 1999. Guyot (A.), (Dé)voyager : le rire de l'écrivain romantique en voyage ou le genre subverti, *Recherches et travaux*, 2005, n° 65, pp. 127-137. Rajotte (P.), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire*, Montréal, 1997. Venayre (S.), *Panorama du voyage, 1780-1920*, Paris, 2012.

Il est ainsi peu probable qu'Olympe de Molières ait eu l'intention de publier son texte. Mais sans doute a-t-elle envisagé d'en faire la lecture à des amis comme invitent à le penser les propos de son petit-fils, Isidore Delbreil, dans la biographie qu'il consacra à son père Jacques-Antoine : « Dominique D'Elbreil, conseiller à la Cour des aides de Montauban, s'était toujours fait remarquer dans l'exercice de ses fonctions par une instruction solide, une grande rectitude de jugement et une inflexible intégrité. Son esprit enjoué, son caractère doux et conciliant avaient fait de sa maison le rendez-vous d'une société nombreuse et choisie qui s'y rendait d'ailleurs singulièrement attirée par la distinction de manières, l'intelligence rare et la causerie spirituelle de M^{me} Olympe de Molières, sa femme »²⁷.

Le récit d'une itinérance en basse Ariège

Ce n'est pas le moindre intérêt du texte d'Olympe de Molières que de livrer toute une série d'informations sur la basse Ariège et sa population au milieu du XVIII^e siècle.

L'itinéraire suivi

Les raisons de ce voyage sont une visite à M. et M^{me} de L. habitant Larbont. Il est très vraisemblable qu'il s'agisse de M. de Larbont (sans doute Pierre Du Cassé de Larbont, témoin à son mariage), désigné tuteur des enfants Bonvilar²⁸.

Olympe voyage en compagnie de sa tante maternelle, M^{me} de Bonvilar, de ses enfants et leur suivante, Marion. Partant de Toulouse, elles franchissent, en bateau, la Garonne à Pinsaguel, pour se diriger vers Auterive, Saverdun, Foix, La Bastide-de-Sérou et arriver à Larbont, trajet qu'elles effectuent en un peu plus de deux jours. Le retour se fait par Varilhes, Pamiers, Saverdun, Le Vernet-d'Ariège, Pinsaguel et Toulouse.

Elles ont emprunté en partie le grand axe routier et commercial, le long de la vallée de l'Ariège, qui relie Toulouse à Ax. De fait, sous l'Ancien Régime, le comté de Foix n'a de réelle liaison permanente qu'avec Toulouse, les autres chemins sont impraticables presque toute l'année. Face à l'incurie et l'impécuniosité des communautés d'habitants normalement en charge de l'entretien des chemins, les États de Foix²⁹ prennent en main, en 1740, l'administration du réseau routier. Mais tout est à faire. Malgré les emprunts, les impôts, le recrutement d'ingénieurs, les États parent au plus pressé sans pouvoir se soucier d'entretenir ce qui est déjà fait. La priorité reste la route de Toulouse à Ax et celle de Tarascon à Vicdessos par laquelle arrive le minerai du Rancié et les autres régions dont la vallée de l'Arize (où se trouvent La Bastide-de-Sérou et Larbont) se plaignent de l'état épouvantable des chemins où même les

27 Delbreil (I), *Notice biographique de M. d'Elbreil, ancien avocat général à la Cour des Aides de Montauban et membre de la Chambre des Députés sous la Restauration, par un de ses enfants*, Toulouse, 1868, p.6.

28 AD Tarn-et-Garonne, 105 J 91. Jeanne-Marie de Bonvilar épouse en 1761 Jean-Paul d'Amboix de Larbont qui hérite de son oncle, Pierre Du Cassé de Larbont, le nom et le fief de Larbont.

29 Arnaud (G), *Mémoire sur les États de Foix (1608-1789)*, Toulouse, 1904, p. 124 et sq. Chevalier (M.), *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Tarascon-sur-Ariège, 1980, p. 614 et sq.

mulets ne peuvent passer en hiver³⁰. Ce que confirme Olympe de Molières : c'est bien entre Foix et Larbont à l'aller (les voyageuses recourent à un guide à La Bastide-de-Sérou, les muletiers ayant perdu leur chemin), et au retour entre Larbont et Varilhes (où le sentier est bordé de « précipices ») que le voyage s'avère le plus délicat, long et fatigant.

Des conditions de voyage et d'hébergement exécrables

Si les conditions de voyage dans l'ancienne France ont déjà, et de longue date, alimenté de nombreux travaux³¹, force est de reconnaître que la question a été somme toute peu développée pour les Pyrénées avant le XIX^e siècle. Cette situation peut s'expliquer en ceci que les voyageurs qui ont rendu compte de leurs voyages dans ces montagnes avant la Révolution abordent peu ce volet de leurs pérégrinations. Ce n'est donc pas le moindre des intérêts du texte d'Olympe de Molières que de nous livrer des détails sur ce point.

Point de carrosse pour transporter la famille. Le trajet se fait en litières, portées par des mulets guidés par deux muletiers qualifiés de « barbares ». Au retour, litière pour la famille et chevaux pour Olympe et la suivante permettent de gagner Pamiers où les attend un carrosse, ou plutôt le coche, diligence de voyageurs, qui relie Toulouse à Foix et qui ne circule que sur cet axe principal carrossable. Cinquante ans plus tard, en 1812, la route Toulouse-Foix était toujours la seule du département à autoriser un trafic régulier de roulage³². C'est à nouveau en litières, plus confortables et évitant la promiscuité avec d'autres voyageurs, que le dernier trajet entre Saverdun et Toulouse se fait. Ainsi, le récit d'Olympe de Molières confirme la suprématie incontestée du mulet comme mode de déplacement tant des voyageurs que des marchandises³³.

Si le transport est médiocre, que dire de l'hébergement et de la restauration ! Avec humour et un brin d'autodérision, Olympe de Molières décrit l'auberge de Saverdun, gérée par un couple qui ne parle aucune langue connue, sans vitre et sans escalier, où il faut utiliser une échelle (en robe) pour accéder aux chambres infestées de punaises, le souper « gothique » qui y est servi, les œufs « plus couvés qu'on n'en trouve ordinairement », ou bien encore le dîner « bien baroque », la soupe au bouillon d'huile, de graisse et de lard et la « fricassée dansante » servis au Vernet.

30 Wemyss (A.), *Les routes du comté de Foix à la fin de l'Ancien Régime. Étude sur un des aspects de la période pré-révolutionnaire dans une petite province pyrénéenne*, dactyl., s. l. n. d., p. 14. (ADA, Zq 724).

31 Giraud (Y.), Les stéréotypes du voyage à travers les récits de M^{me} de La Biche, dans Leoni (S.), dir., *Claude de Brosse et le voyage lettré au XVIII^e siècle*. Actes du colloque de Dijon, 3-4 octobre 2002, Dijon, 2004.

32 Chevalier (M.), *La vie humaine*, op. cit., p 621-622.

33 L'importance du commerce des mules et mulets a été particulièrement étudiée par Patrice Poujade. Voir notamment Poujade (P.), *Le Voisin et le Migrant. Hommes et circulations dans les Pyrénées modernes (XV^e-XIX^e siècle)*, Rennes, 2011.

Un pays crotté peuplé des rustres

Force est de reconnaître que l'image que l'auteur renvoie de l'Ariège et des Ariégeois n'est guère reluisante. En effet, c'est celle d'un pays crotté peuplé de rustres qu'elle brosse à gros traits, avec un propos oscillant entre la raillerie, l'agacement et la crainte. On retrouve chez notre auteure le souverain mépris qu'inspirait aux élites nobiliaires non seulement le « peuple » mais aussi les catégories sociales « inférieures » (représentées ici notamment par le « cliniste » et son épouse) ou bourgeoises (parlant de la mauvaise chère dispensée au Vernet : « nous grondions toujours plus fort : il le falloit bien pour ne point passer pour des bourgeois dans l'esprit de la compagnie »). Si ce dédain qu'Olympe de Molières témoigne à ces gens humbles semble moins marqué que celui manifesté par sa partenaire de voyage, il n'en reste pas moins représentatif des préjugés courants dans son milieu social et son temps³⁴. L'arrivée des deux femmes à Auterive (scène de la toilette) et la promenade d'Olympe dans Foix ressemblent davantage aux récits des arrivées d'Européens « civilisés » chez les bons sauvages d'Afrique ou d'Asie, assaillis par une foule d'indigènes.

Pour autant, on peut lui faire crédit d'une description réaliste de son voyage, ou voulue la plus réaliste possible. Son allusion à Ulysse s'intéressant aux mœurs des peuples étrangers et la rature à la première phrase remplaçant « une relation charmante » par « une relation fidelle » laissent à penser qu'elle n'a pas exagéré la description qu'elle fait de son voyage et de ses rencontres.

Ce pays suscite aussi chez notre voyageuse, lors de la visite de Foix, quelques remarques que l'on pourrait qualifier de « féministes ». Olympe de Molières n'apprécie guère la légende de ce comte de Foix condamné à faire pénitence pour avoir autorisé sa femme à se farder : « l'histoire du bon homme n'eut point fait fortune chés nous ». Elle déplore aussi que les religieux de l'abbaye Saint-Volusien soient bien mieux installés que les religieuses des Salenques : « Mais les religieuses ne sont pas si bien logées ; j'en fus toute scandalisée, et je me plaignis douloureusement de cette bisarrerie ; je souhaitois³⁵ de voir jusques dans la solitude des marques de cette injuste supériorité que les hommes affectent depuis si longtems sur nôtre sexe ».

Images de la nature sauvage et terrifiante

Pour la citadine qu'était Olympe de Molières, l'espace rural et surtout montagnard est d'une singulière étrangeté qui sert de décor à des histoires merveilleuses de

34 À titre d'exemples : Fritz (G.), *L'idée de peuple en France du XVI^e au XIX^e siècle*, Strasbourg, 1988. Guignet (P.), éd., *Le peuple des villes dans l'Europe du Nord-Ouest (fin du Moyen Âge-1945)*. Actes du colloque du CRHEN-O, Maison de la Recherche, Villeneuve-d'Asq, 23-25 novembre 2000. Lille, 2003. Roche (D.), *Peuple des mots, peuple des images : les représentations du peuple de l'Ancien Régime à la Révolution, Peuple, plèbe, populace. Idées, représentations, quotidien de l'Ancien Régime au temps des Girondins*. Actes du colloque du Centre interdisciplinaire bordelais d'études des Lumières, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 12-14 mai 1989. Numéro spécial de la *Revue Française d'Histoire du Livre*, 1990, n^{os} 66-67, p. 15-29. Ronzeaud (P.), *Peuple et représentations sous le règne de Louis XIV. Les représentations du peuple dans la littérature politique en France sous le règne de Louis XIV*, Aix-en-Provence, 1988.

35 Sans doute faut-il comprendre : « regrettois ».

fées et de génies, qu'elle invente³⁶ et dont le fil conducteur est un génie du nom d'Ayor, invisible protecteur d'Olympe, présent tout au long du récit.

Après la nature paradisiaque du début de voyage entre Pinsaguel et Auterive, celle de l'Ariège apparaît sauvage et fascinante, à la fois belle et dangereuse : des montagnes entassées, un champ de cristaux éblouissants, des sentiers étroits entourés de précipices, l'horreur des ténèbres traversées d'un essaim de vers luisants. La description de la nature est brève car elle n'est pas au cœur du récit, la relation portant sur le voyage et non sur le pays. Mais elle possède déjà les caractéristiques de la littérature de voyage de la fin du XVIII^e siècle où émerge une « esthétique de l'angoisse et de la terreur »³⁷ qui se développera au XIX^e siècle.

Pour léger, voire anodin qu'il puisse paraître, le récit de voyage d'Anne-Olympe de Molières revêt une certaine importance. Non seulement il fait remonter de quelques décennies la chronologie de l'écriture de voyage féminine, mais encore il contribue à éclairer l'univers encore par trop méconnu des femmes du monde des élites provinciales, et singulièrement méridionales, au siècle des Lumières, Olympe de Molières, telle qu'elle se donne elle-même à voir dans son texte, étant assez représentative de son milieu social et de son temps³⁸. C'est aussi l'un des rares témoignages directs dont on dispose sur la basse Ariège au milieu du XVIII^e siècle.

« Relation du voyage par M^{lle} de Molières »³⁹

Voicy, chere Misout, une relation fidelle⁴⁰ de nôtre voyage aux Pirénées et des dangers qu'ont eu à courir des femmes qui vont par monts et par veaux à l'aide de Dieu, sans autre appuy terrestre que le petit baron et son epée qui n'est pas encore bien redoutable. Mais nous ne sommes plus au tems des chevalliers errans. Ce maudit auteur de *Donquichote* a jetté tant de ridicule sur une profession aussy honorable, que nôtre sexe va aujourd'huy d'ici à la Chine sans risquer le moindre hazard ; je ne trouve rien de si depitant, quand on a fait les frais du voyage. Nous n'avons été ny attaquées, ny deffenduës ; point de sang repandu, pas le moindre petit geant. Mais en revanche vous trouverés dans notre voyage un melange confus et bizarre d'avantures merveilleuses et communes, affligeantes et risibles; enfin ce sont des genies, des fées, des mazures, des elegies, des punaises,

36 Voir Robert (R.), *Le conte de fées littéraire en France de la fin du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle*, Nancy, 1982.

37 Briffaud (S.), *Naissance d'un paysage... op. cit.*, p. 282.

38 Voir, à titre de comparaison, le cas d'Henriette-Françoise Edme de Marans qui appartenait à la petite noblesse provinciale au XVIII^e siècle. Chollet (M.), *Être et savoir. Une ambition de femme au siècle des Lumières*, Rennes, 2016.

39 Perbosc (A.), *Un voyage aux Pyrénées... op. cit.* La graphie originale a été respectée (fréquentes erreurs de conjugaison comprises). Seules la ponctuation et quelques coupures ou liaisons de mots ont été rectifiées.

40 Le terme « charmante » a été rayé et remplacé par « fidelle ».

des vers luisans, des contredances de jour, des Toulouignes⁴¹, des fleuves d'or, des moines, des toilettes etc. L'amour même, qui se fourre partout, ne sera pas oublié ; mais ce n'est pas luy dont je me sers pour débrouiller ce cahos. L'amitié s'en acquitera mieux ; elle me dicte cette narration uniquement pour vous. Vôte bonté pour moy pourra seule soutenir la longue lecture de cette foule d'évenemens qui n'ont rien d'intéressant que la part que vôte extreme complaisance veut bien prendre a ce qui me regarde. Surtout, n'allés pas vous moquer de mon stille : j'ay fait ce que j'ay pu pour le rendre supportable ; mais je crains qu'il ne vous engagera pas a voir la fin de cette enorme lettre.

Après ce preambule oratoire, je vais commencer :

DÉPART

Le jour ne paroît pas encore, et nous somes dans nos litieres. La petite famille y est emballée, et la joye qu'elle a du depart la fait gambader a nôtre detrimant dans un espace aussy resserré. Hureux⁴² [page 2] habitain de cette ville pacifique, va goûter les douceurs du someil, tandis que le bruit des sonnettes nous accablent, nous qui ne nous sommes pa[s] couchées de cette nuit.

Mais, en nous éloignant de Toulouse, nous ne quittons point la riviere qui l'arrose et nous cottoyons la Garonne jusqu'a Pinsaguel, ou nous devons la traverser. M[adame] de B... commençoit à etre tranquille lorsqu'on vint la tirer de sa litiere pour passer l'eau. Elle se plaint amerement sur la vicissitude des choses de la terre ; mais la vüë d'une campagne charmante apaisa son dépit. Nous nous felicitions dans ce moment de n'être point nées Persannes. On fait, disions-nous, voyager les femes de ces contrées dans des boettes pour les dérober à tous les regards⁴³, supplice inventé par leurs tirans pour les priver des plus inocens plaisirs.

Nous nous entretenions ainsy en nous promenant, tandis qu'on faisoit passer nos équipages, nous arivions insensiblement dans une île qui ne tenoit a la terre que par un petit sentier. Rien de plus agreable ne peut s'offrir à la vüë. Les fruits y disputent aux fleurs le coloris vermeil qui les embelit ; des ruisseaux argentés y promenant lantement leur onde aussy pure que le cristail ; et les oiseaux, seuls êtres animés que nous y apperçumes, formoient les concerts les plus charmans. « Dieux ! » s'ecria ma chere compagne, « quel azile delicieux ; une divinité favorable m'y conduit ; oüy, c'est icy le sejour de la tranquillité ; loin des tracasseries et des tourbillons du monde, tout flatte icy ma paresse, tout me dit que je dois y rester pour être hureuse ». J'applaudis d'abord au projet passager, plus par complaisance que par inclination, car malgré les fruits, les fleurs, les oiseaux, je vis bien que l'île etoit deserte, et je vous avoüë que cela me donna du noir dans l'esprit. « Cecy est bien beau », m'ecriay je, « ma chere tante, mais cecy est bien solitaire ».

41 Toulougne est le surnom qu'Olympe donne à sa tante.

42 Le son « eu » est souvent écrit u ou û, sous l'Ancien Régime.

43 Référence à la lettre persane n° 47 de Montesquieu : « Quand nous fûmes arrivées à cette rivière qu'il faut traverser, chacune de nous se mit, selon la coutume, dans une boîte, et se fit porter dans le bateau ; car on nous dit que la rivière étoit pleine de monde ».

[page 3] Je ne sçay cependant ce qui en seroit arrivé si M^{me} de B... ne se fut levée pour cueillir un fruit qui luy paroissoit merveilleux ; mais à peine en eut elle approché qu'elle aperçut des carracteres gravés sur l'écorce de l'arbre. J'avance pour le lire : quelle fut ma surprise en voyant la figure d'un arbre au dessus de ces mots terribles: « Evités ces lieux, vous qui fuyois le pouvoir de l'amour. C'est icy qu'il ... ». M^{me} de B... me tira sy furieusement vers elle, qu'il ne me fut pas possible d'en lire davantage. Il falut la suivre au plus vite. « Fuyons, fuyons », dit elle. « Helas ! Qu' alions nous devenir? » Les traits fondent alors de toutes parts, nous entendons les sifflemens, et nous en voyons quelques uns qui, après avoir tracé dans les airs une ligne enflammée, vont se perdre et s'éteindre dans les eaux. Un cry que poussa ma tante me fit craindre qu'elle étoit blessée. Je redoublay mes efforts, j'arrivay hureusement au bateau sans avoir receu d'atainte. Je m'applaudissois avec un peu de vanité de cette bonne fortune, lorsque, sans voir personne, j'entendis distinctement ces paroles : « C'est le genie Ayor, aimable Olimpe, qui vous sauve aujourd'huy des traits de l'amour ; il veillera sur vous et vous seres hureuse ». « J'accepte l'augure » m'ecriay je malgré mon étonnement. Je me tourne et me retourne sans rien apercevoir ; mon protecteur étoit invisible et ne parloit plus. Ma tante arrive toutte éssoufflée, je luy raconte mon aventure, nous examinons si le trait avoit porté sur elle, je vis bientôt que la peur étoit plus vive que le mal et qu'elle n'avoit pas receu la moindre égratigneure.

Nos muletiers, qui nous attendoit de l'autre coté derriere, pestoit tout de bon sur nôtre retardement. Nous rentrons dans nos litieres, et nous avançons vers la ville d'Haute Rive⁴⁴, ou nous [page 4] devons diner. Je ne puis pas vous dire toutes les impatiences que nous causa la longueur du chemin ; nous pestames à nôtre tour, avec moins d'energie à la verité, mais d'aussy bonne foy que nos muletiers, et avec autant de dépit.

La voila enfin cette brillante cité d'Haute Rive situee sur les bords de l'Ariege et plus ennorgueillie de son bailly⁴⁵ que Toulouse de ses capitouls⁴⁶ et l'ancienne Rome de ses consuls. A peine y sommes nous arrivées que M^{me} de B... vit porter avec empressement son sac a toilette dans la moins mauvaise chambre de l'hotellerie. La dilligente Marion étale avec ordre sur une table ronde cette foule d'ingrédiens que nôtre sexe a inventés pour relever les graces dont la nature, libérale envers ma tante, l'eust dispensée de pareils soins, si l'aimable veuve n'eut voulu donner cest exercisce à la decence et à la mode⁴⁷.

44 Auterive (Haute-Garonne).

45 Il est sans doute fait allusion à Gabriel-Etienne de Calvet, tout puissant juge royal et bailli d'Auterive. Il acquiert, en 1731, la seigneurie de Saverdun. En 1742, il achète la charge de maire d'Auterive, puis en 1754, le grand four banal de la cité et une partie de la seigneurie d'Auterive. Son despotisme et ses malversations lui valurent de nombreuses plaintes et procès. Il dut se démettre de sa charge de maire en 1756 mais resta bailli jusqu'à sa mort en 1763. Barrière-Flavy (C.), Un magistrat royal au XVIII^e siècle : Gabriel-Etienne de Calvet, juge et bailli d'Auterive, *Revue des Pyrénées*, 1903, p. 604-617.

46 Nom des magistrats municipaux de Toulouse sous l'Ancien Régime.

47 On peut voir dans cette remarque, un tantinet perfide, une marque du développement de la mode des cosmétiques féminins durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Voir : Lanoe (C.), *La poudre et le fard : une histoire des cosmétiques de la Renaissance aux Lumières*, Paris, 2008.

Cependant le bruit se reprend dans la ville qu'une belle voyageuse, plus occupée de ce qu'elle doit aux Hautes Rivains quand⁴⁸ de son appetit, est entre les mains de ses femmes, et qu'elle paroîtra bientôt avec éclat qu'Auterive ne connoît guerre.

L'impatience gagne les habitants, ils accourent en foule à l'auberge, dont l'hotesse fait fermer les portes, faible barrière à l'empressement que l'on a de voir une dame à sa toilette. On escalade et les fenêtres sont bientôt assaillies d'un grand nombre de citoyens entassés les uns sur les autres qui de la admirent les charmes de ma tante et l'adresse de Marion. L'hotesse fit un vacarme horrible: « Quoy ! » s'écrioit elle, « manquer ainsi de respect à des dames venues en litière ; mort de ma vie, je jure par M. le Bailly... ». A ce redoutable serment les fenêtres se degarnissent, on se culbute [page 5], on se précipite, et plus d'une jambe est fracassée, plusieurs se retirent à cloche pied dans ce desordre, sauve qui peut.

Je me ressouvenois d'avoir lu dans l'*Odicée* que le sage Ulysse étudioit en voyageant les mœurs des peuples chez qui il passoit, il examinoit ce qu'il trouvoit de remarquable sur son chemin, soit dans les loix diverses des nations, soit dans le (lacune) ou la solidité des edifices.

Sans avoir la sagesse d'Ulysse, j'en avois la curiosité. Pour la satisfaire je sors de l'hôtellerie, suivie du petit baron et de sa formidable épée, et je parcours Haute Rive mes tablettes à la main. L'Ariège coule entre la ville et les faubourgs⁴⁹; cette rivière est moins remarquable par la clarté de ses eaux que par le sable d'or qu'elle roule ; l'industrie des habitants en fait un commerce considerable⁵⁰.

On voit le debris d'un ancien pont par lequel la ville et les faubourgs étoit autrement unis, il en reste même des arches assés bien conservées ; mais le peu de tems que je restay à Hauterive ne me permit pas de m'apercevoir si elles portoient des inscriptions.

[Olympe rencontre une vieille femme dans un bois, qui se dit prêtresse de la déesse Constance. Il y eut, dans les siècles passés, une guerre entre les génies et les fées. Ayor vainquit les fées et les enferma dans un palais à Auterive, en compagnie de l'Amour. Les fées se querellent et les laides et les vieilles s'installent de l'autre côté du fleuve. Afin d'attirer l'Amour, elles construisent un magnifique pont puis créent des ouvertures dans le rocher d'où l'or coule à flots dans l'Ariège. Attiré par l'or, l'Amour traverse le pont. Les fées réclament l'aide de la Constance pour le retenir. Les jolies fées, elles, invoquent l'Inconstance qui réussit à ramener l'Amour et elles détruisent le pont. Mais l'Inconstance fabrique des ailes qu'elle donne à l'Amour et s'envole avec lui, abandonnant les fées].

48 Employé pour « que ».

49 En fait, il n'y avait qu'un seul et même faubourg sur la rive gauche de l'Ariège. Dénommé la Magdeleine, il comprenait deux paroisses.

50 Rivière aurifère, l'Ariège était déjà réputée pour ses paillettes d'or dans l'Antiquité. Au XVIII^e siècle, l'orpaillage était une activité florissante ainsi que l'avait noté le baron Dietrich (cf. *Mémoire sur l'or qu'on retire de l'Oriège ou Ariège dans le comté de Foix*, 1786, pp. 15-sq.). L'observation de notre voyageuse, qui est l'un des rares témoignages directs sur cette activité pour cette époque, corrobore les réflexions du baron Dietrich.

[page 9] Je me suis arretée si longtems à Hauterive, qu'il m'en reste fort peu pour ariver à Saverdun, où nous allons coucher, tout en pestant contre nos gens qui ne veulent pas aller plus loin.

Les entrées des ambassadeurs attirent moins de monde aux fenêtres de Paris que nôtre cortège à celles de Saverdun ; une foule de peuple entouroit ou suivoit nos litieres ; nos mulets marchoit alors d'un pas plus auguste

*qu'aucun recteur suivy
des quatres facultés⁵¹.*

Et je crus en ce moment etre a la place de ces fameux vainqueurs qui sur un char de triomphe [page 10] marchoit droit au Capitole; mais mon illusion cessa lorsqu'au lieu de ce temple célèbre, je decouvris une hôtellerie sans vittres. L'hôte s'avança vers nous portant une échéle de six coudées⁵² de hauteur ; il nous fit un assés long compliment en langue allemande, la seule qui parloit. Ses gestes nous aprirent que sa femme seroit son truchement : en effet, elle voulut nous expliquer les jolis propos de son mary en 4 differens idiomes dont nous n'entendimes pas un mot. La ceremonie de l'échéle nous embarrassoit un peu ; mais je fus au fait quand j'eus veu qu'il n'y avoit point d'escalier a la maison. Nous nous servimes dont de cette échelle pour monter a un premier élevé de six pieds sur la ruë ; nous y parvinmes non sans risquer de nous casser le col. Des lits assés blancs nous previnrent d'abord en leur faveur, ils etoient enrichis d'une legere broderie mince qui marquoit beaucoup de gout. Ma tante voulut s'avancer pour en examiner le point. Quel fut son etonnement ! La broderie prend la course et laisse apres elle l'odeur la plus infecte. Vous y seriez vous attendue, ma chere amie ? C'étoient des punaises de longtems domestiquées qui operoit ce prodige. L'hôte et sa femme, cachés derriere une vieille toile, parurent alors en riant comme des fols et nous firent entendre par leurs gestes que les plus gros genies de la province s'i etoient attrapés.

Cette aventure, qui nous prometoit une nuict si amusante, nous fit trouver encore plus mauvais le souper gothique qu'on nous servit. Nous le devorions de rage, lorsque nous somes agreablement surprises par des demoiselles de nôtre connoissance qui vinrent nous offrir des lits ; jugés si nous les acceptames de bon coeur. Elles n'ignoroient pas l'élégance de la broderie, et nous en rions beaucoup ensemble. Nous dormimes tres bien; mais, en voyageuses imprudentes, nous fixames l'heure de nôtre lever sans consulter nos muletiers ; aussy eumes nous le desagrément de nous léver avant le jour pour enfin partir tres tard. M^{me} de B... etoit inconsolable [page 11] d'avoir perdu ce tems de someil ; elle en parle encore d'un ton qui attendrit. Au reste, Sauverdun n'offre rien de remarquable, après les punaises, qu'un pont de bois soutenuë par des arches de brique et une promenade assés riante.

51 Référence à la satire III de Boileau « Un valet le portoit, marchant à pas comptés, comme un recteur suivi des quatre facultés ».

52 Environ 3 mètres.

Nous disons adieu a Saverdun et nous continuons notre route vers les montagnes. Après quelques hures de marche, nos muletiers veulent nous faire diner dans des hameaux; mais le souper de la veille nous revenoit encore dans l'esprit, et nous jurames de ne nous arrêter que dans une capitale de province. Foix s'offrit hureusement a nous, sans quoy nous risquions d'être parjures. Cette ville est située dans un terrain bas, et assés mal batie; mais les habitans y sont si polis pour les ettrangers, qu'ils me suivirent en foule, ayant voulu me promener, attendant le diner. Ils s'empresserent a me faire remarquer le chateau des anciens comtes. Les Gastons, les Fœubus ne furent pas oubliés dans les proüesses qu'ils me raconterent de leurs premiers souverains ; ils maudirent mile fois ce maudit comte d'Armagnac, leur ennemy, dont les canons avoient ouvert les murailles du palais et percé indiscreterment les chambres a jour.

La maison des chanoines de Sainte Genevieve⁵³ est dans un meilleur état, c'est un tres beau cloitre. Mais les religieuses ne sont pas si bien logées⁵⁴; j'en fus toute scandalisée, et je me plaignis douloureusement de cette bisarrerie ; je souhaitois de voir jusques dans la solitude des marques de cette injuste superiorité que les hommes affectent depuis si longtems sur nôtre sexe.

J'apperçus sur une haute montagne quelque chose ressemblant assés au nid de quelques oiseaux de proie. On me dit que c'étoit un hermitage habité. Je demanday ce que c'étoit que cet hermitage. C'est, me dit un de mes conducteurs, « un feneant bien averé qui [vit] dans l'abondance aux depens de la credulité du peuple ». « On vous trompe, Mademoiselle », me dit un vieux bonhomme qui etoit auprès de moy; « C'est un de nos anciens comtes [page 12] que le ciel a condamné à cette vie penitente pour avoir permis le rouge et le blanc à sa femme, et, comme nous disons tres bien, femme qui se farde et soupe qui tarde ne valent rien ». Ce vieux babillard se mit en train, par plusieurs belles raisons, de me prouver combien le comte etoit coupable; mais je l'asseurois tres fort que je n'étois point curieuse de l'etalage de sa pieuse erudiction. En effet, chere Misout, on pense si differemment a Foix de ce que nous pensons icy, que l'histoire du bonhomme n'eut point fait fortune chés nous.

Mais il est deja tard ; dinons, et partons au plus vite pour Larbont. Il n'y a, dit on, qu'une lieue... Ah! mon aimable amie, que la mechanceté des homes est grande ! N'y a-t-il point de suplice pour ceux qui trompent les pauvres voyageurs ? Nous avions deja fait deux lieues enormes quand on nous annonça qu'il y en avoit encore deux autres a faire pour nous rendre a Larbont. Nos muletiers, indignés, se mutinent et nous menacent de nous quitter au premier hammeau. M^{me} de B... prend le haut ton, crie et peste avec la plus forte energie, mais ce stille élevé n'épouvante pas nos conducteurs. Elle quitte alors l'entousiasme mordant d'Archiloque⁵⁵ et se jette sur la plaintive élégie ; elle en composa sur le champ

53 Abbaye Saint-Volusien.

54 Il s'agit vraisemblablement des religieuses cisterciennes des Salenques, rue du Cap de Labilo, aujourd'hui rue des Salenques, à Foix.

55 Poète grec du VII^e siècle avant Jésus-Christ, connu pour sa verve sarcastique et ses vers satiriques.

une des plus touchantes, vous en recevrés une copie au premier jour. Nos barbares muletiers en furent attendris, ils ne purent voir ses beaux yeux couverts de larmes sans en verser à leur tour. « Ah! Madame » s'écrient-ils, « vous avez vinqui. Allons, puisque vous l'ordonnés, marchons dans ces sentiers inconnus: nous nous egarerons infailliblement, vous serés asses juste pour ne pas vous en prendre a nous ». Leur prediction s'accomplit à la lettre, et apres avoir erré a l'aventure, nous nous trouvames à la Bastide de Cerou⁵⁶, où nous primes un guide. Rien de remarquable ne s'offrit dans le reste de la journée a nos regards.

[page 13] Je me trompe: nous vimes encore un couvent de cordeilliers. Ces pieux solitaires se promenoit avec des dames de cet air de coeur qui distingue nos..., mais j'allois dire une malice, je m'arrête. Il étoit deja trop tard et nos mulets trop fatigués pour nous flatter d'ariver, nous fimes alte chés une dame tres voisine de Larbont. Je ne sçaurois vous exprimer toutes les caresses qu'elle nous fit en memoire de feu M. de B..., qu'elle avoit fort connu ; ma tante, ses enfans et Marion, qui avoit l'avantage de servir la posterité du deffunt, en furent accablées ; pour moy, qui n'avois l'honneur que d'être sa niece par alliance, je fus moins arangée. Cependant on nous donna à tous beaucoup d'eloges ; et nous nous endormimes au son flatteur des louanges qu'on nous chantoit. Nous partimes le lendemain, et nous arrivames tres hureusement à Larbont. Vous vous imaginés bien la joye de M. de L... et de son épouse en voyant nos petits cousins ; on nous flatta beaucoup et nous ne fumes pas fachées de trouver dans cette retraite M. de ..., jeune officier qui joint à vingt deux ans toutes les graces de cet âge.

Ne vous attendés pas que je vous fasse un détail exact de tout ce qui s'est passé durant nôtre sejour, je vous ay annoncé une relation de voyage et non l'histoire d'un païs que vous ne connoissés pas ; d'ailleurs vous concevés que je n'ay rien d'interessant a en raconter. Je vous rapporteray cependant quelques remonstrances de nos amusemens. D'abord nous donions tres fort et nous faisoient manger de façon a nous procurer bientôt la mort des hortolans, si nous n'avions imaginé la pirique⁵⁷, danse d'un tres vif mouvement et renouvelées des graces. Ce fut, dit [on], Pyrruhs, fils d'Achille, qui l'invanta durant le siege de Troye. Nous avions accoutumé de la danser tous après le repas. Et voila en verité une danse, non pas tous ces collifichets modernes qui ne signifient rien. Ma foy, vive l'antique par tout. Mon Dieu, que je voudrais que vous [page 14] connussiés la pirique ! Elle devint bientôt le plus clair de nos plaisirs; enfin M^{me} de B... en étoit aux vapeurs dès qu'elle cessoit de la danser.

A ce violent exercice nous faisions succeder la promenade. J'admirois alors le spectacle curieux et bisarre qu'offre la nature dans ces lieux presque sauvage. Les montagnes entassées les unes sur les autres, imitant je ne sçais combien d'objets, amusoit et frapoit mes regards. J'aimois surtout a me promener dans un vaste champ couvert de pierres d'une espece de cristail, taillées à facettes de mille

56 La Bastide-de-Sérou (Ariège).

57 Danse martiale grecque.

façons différentes, et avec tant de précision et de gout que le ciseau du plus habile lapidaire ne sçauroit imiter. Le soleil y repandoit un brillant et un éclat que les yeux ne pouvoit soutenir.

Je ne vous parleray point de la grotte merveilleuse dont le genie Ayor, mon amy, me procura l'entrée, ce serait trop long : je vous diray seulement que dans ce tems⁵⁸ souterrain et conservé un miroir mistérieux ou l'on voit le coeur de toutes les personnes qu'on aime.

Une vieille moins babillarde que celle de l'antre de la constance y reçoit ceux qui ont la curiosité d'une épreuve quelques fois fatale a leur repos. Je ne regardois qu'en tremblant cette glace terrible, et vôtre amitié, que je reconnus sincere, me consola de tous les cœurs que j'y vis si differens du vôtre, et de tout ce qu'il m'avoit paru. Grand Dieu ! que des faux attachemens ! que des dissimulations ! que des perfidies j'y vis a decouvert ! Je ne puis plus longtems m'arreter a cette idée, il est tems de vous parler de mon retour. La longueur de la traite m'oblige en abrégé le detail, je pourrois a la fin vous impatienter tout de bon, c'est trop abuser de vôtre indulgence et je serois trop longtems ; partons.

Je vous fais grace des adieux touchans et des pleurs que nous versames. Courage M. de ... il faut accompagner vôtre Toulougne jusqu'à Pamiers, ou nous trouvames le carrosse, et cela a deux hures [page 15] du matin, ny plus ny moins, s'il vous plait. Munis de longues bougies, nous descendons a pied une côte de plus de demi lieüe au bas de laquelle nous trouvames une litiere et des chevaux. M. de ..., a la tête de cinq ou six cavaliers, se tint aux portieres. Pour Marion et moy, on nous remet un cheval à chaqu' une et on s'éloigne au plus vite. Le sentier étroit ou nous devons passer est entouré des precipices ; on eut dit que c'étoit le chemin du ciel, tant la voye est étroite. Aussi ne nous hazardames nous pas a monter à cheval. Nous nous égarons, nos bougies s'éteignent, nous errons ça et là dans l'horreur des tenebres, et une chute comune nous entraine. La triste Marion est déchirée par des houx ; plus hureuse qu'elle, mon génie tutelaire vint a mon secours ; il me soutient et m'arrete dans une fosse voisine d'un precipice affreux; toutes les plantes se couvrent aussy tôt d'un brillant phosphore, et un essain des vers luisans nous vient dedomager de la perte de nos flambeaux. Je reconnois mon genie a ces traits bienfaisants, j'en pousse des cris de reconnoissance qui sont entendus au loin. L'écho les porta a M^{me} de B...; elle vient a nôtre secours ; on nous force de monter sur nos chevaux et on nous promet de ne plus en quiter les brides. Cependant un bruit se repand qu'un des mulets a fait un faux pas; M. de ..., qui nous conduisoit, en fremit et vole avec toutes les autres vers Toulougne. Il nous exposa, par sa fuite précipitée, à des nouvelles horreurs : outrée de desespoir et de colere, je pousse mon cheval à toute bride et j'encourage aussy ma suivante : « Ma chère Marion », lui di-je, « s'il est écrit dans le ciel que nous devons echaper aux dangers qui nous menacent les precipices s'ouvriront en vain, osons les affronter ; c'est aux grandes ames qu'il est réservé de braver les hazards et de triompher de tous les obstacles:

58 Employé pour « temple ».

*La fortune se joint aux cœurs audacieux,
[page 16] Elle abandonne les timides ».*

Ces mots, prononcés avec fermeté, raniment nos forces et celles de nos coursiers : ils devançant bientôt les mulets, nous arrivâmes à Varrille⁵⁹ deux heures avant la litière.

Cette course rapide nous avoit tellement épuisés qu'il fallut qu'on nous arrachât de dessus nos cheveux pour nous porter sur nos lits, ou nous reposâmes quelques heures que M^{me} de B... employa utilement à sa toilette; mais, comme il n'y a point à Varrille de bailli dont le nom puisse retenir les curieux importuns, elle se claquemura dans un souterrain où elle travailla sans trouble : aussi réussit-elle à faire un chef d'œuvre que le jeune M. de ... ne pouvoit se lasser d'admirer, foible traduction d'un fort beau vers de Virgile.

Il faut cependant s'éloigner de Varrilles et voler à Pamiers, où nous devons dîner. Sur l'assurance de notre bonne grâce à cheval, on nous persuada d'y monter, et nous eûmes des nouveaux précipices à risquer. Ce fut alors que mon âme s'attendrit et que, me rappelant les malheurs où le pieux Œnée avoit été exposé, je versai quelques larmes à l'exemple de ce chef des Troyens. Je paraphrasai même quelques endroits de l'*Énéide* dont je ne vous parle point parce que le carrosse, dont nous avons fait retarder la marche, nous attend avec impatience. On trouve avant d'arriver dans cette ville des maisons et une ançainte qui marquent l'ancien Pamiers. La rapidité de ma course ne me permit pas de l'examiner, un autre spectacle m'amusa plus agréablement.

C'étoit un grand nombre des fontaines dont les sources jaillissantes s'élevant en forme de jet d'eau forment en retombant la naissance de la rivière de l'Aurige.

Il étoit plus de deux heures lorsque nous arrivâmes à Pamiers ; une soif brûlante me dévorait; je le dis assez haut, et dans le même instant un personnage vénérable s'offre à mes regards, [page 17] suivi de deux esclaves portant des fruits magnifiques; je ne le refusai pas, persuadée que le divin Ayor me faisoit ce cadeau. Ah! ma chère demoiselle, le triste dîner que nous fîmes à Pamiers! M. de ... nous devoit quitter, il fonda en larmes. Quoy que je visse bien que Toulouge y avoit plus de part que moi, et malgré quelque grif⁶⁰ que j'avois contre lui, je ne pus m'empêcher de le plaindre. Nous lui proposâmes de danser la pyrique pour le distraire, mais il refusa constamment. Nous nous mimâmes donc tous à pleurer de compagnie ; cependant nous entrâmes dans le coche, et le triste M. de ... se retira en posant des Toulouges qui faisoient fendre le cœur.

Nous voici dans le coche où nous trouvâmes un couple conjugal d'un âge assez avancé. Le mari étoit ce que nous appelons à Montauban un apoticaire

⁵⁹ Varilhes (Ariège).

⁶⁰ Lire « Grieffs ».

et que leur vanité toulousaine a décoré du titre pompeux de cliniste⁶¹. « Nous venons » dirent ils, « de prendre les eaux⁶² de la Bastide⁶³; elles sont merveilleuses pour procurer des enfans. Nous y avons été plusieurs fois, ma femme et moy, inutilement; mais nous en avons pris cette année une si bonne dose que lignée s'en suivra, ou je ne suis qu'une bête ». Nous félicitâmes d'avance madame la cliniste sur la joie future qu'elle auroit de devenir mere, et son mary nous régala en revanche d'une dissertation sçavante sur la nature des eaux qu'ils venoient de prendre. Un orage épouvantable interrompit sa narration et quelques coups de tonnerre les jetterent dans les oraisons fervantes. Ils ne dirent plus rien ny l'un ny l'autre, ils continuerent leurs patenotres jusqu'à Saverdun, ou nous devions coucher. Il étoit si tard que personne ne se mit aux fenêtres pour nous voir.

Les officiers du regiment de Mailli, plus diligens que nous, étoit déjà arrivés avec leurs troupes; [ils] occupoient toute l'auberge; ils étoit déjà couchés mais le bruit de nos équipages et nos voix feminines les reveillerent. Ils se lèvent aussytôt et viennent nous offrir leurs chambres ; mais nous n'avions pas oublié l'échelle ny les punaises : nous les remerciames le plus poliment que nous pumes, [page 18] et nous nous mimas autour d'une soupe a lait et de quelques oeufs plus couvés qu'on n'en trouve ordinairement. Nous allâmes chez nos anciennes connoissances, ou nous trouvâmes de tres bons lits. Nous rencontrâmes a Saverdun des litieres qu'on nous envoyoit de Toulouse ; nous y fumes plus a l'aise, et tous laissâmes Marion dans le coche avec M^{me} la cliniste.

Mais que diriez vous, ma chere amie, de deux ou trois officiers du regiment de Mailly qui, nouveaux don quichottes, bravent la pluie et les arrêts pour nous suivre pendant plus de deux lieues ? Je réfléchissois en moy même sur la vicissitude des choses humaines en voyant ma litiere si bien escortée. Je disois : « Quelle difference de G..., ce jour fatal ou tu fus si cruellement abandonnée, pendant que D... et sa troupe jonchoit des fleurs les chemins par ou M^{me} de C... ». Mais il fallut se separer, et nous arrivons au Vernet, ou nous trouvons un dîner bien baroque, malgré la precaution que nous avons prise de nous faire annoncer. On nous servit d'abord une soupe aux oeufs dont le bouillon étoit un composé bizarre d'huile, de graisse et de lard; quelques poissons asseurement tres venés étoient placés sur les ailes, en guise (lacune du manuscrit). Au reste on nous servit une fricassée dansante. Non, jamais je n'en vis de pareille. Je crus d'abord que les poulets qui la composaient n'étoient pas bien morts ; je ne fus pas plus surprise quen je vis a n'en pouvoir douter que notre fricassée avait des pas et de la cadance; je devinoy d'abord Ayor, et je ne me trompay point, c'étoit luy qui vouloit adoucir par cet amusement et ce prodige le dépit que nous avions d'une si mauvaise chere. Notre

61 Le terme de cliniste est inconnu dans ce sens. On le trouve à partir du XIX^e siècle dans le sens de médecin exerçant dans une clinique.

62 Il est curieusement écrit « chams » dans le texte.

63 Il s'agit de La Bastide-sur-l'Hers (Ariège) et probablement de la source située au lieu-dit de Foncirgue. Cette mention établit que l'on y prenait des eaux longtemps avant la construction, en 1835, d'un établissement thermal. Seule une fontaine subsiste de nos jours dont les eaux sont réputées salutaires en matière de déficience hépato-rénale. Il semble donc qu'on leur prêtait d'autres vertus par le passé.

cliniste, que tout cela ennuyoit, se facha tres serieusement ; nous crumes dont⁶⁴ qu'il étoit du bon air de se facher, et nous nous fachames aussy. Nôtre hote ne sçavoit que devenir ; il nous demandoit pardon et nous grondions toujours plus fort: [page 19] il le falloit bien pour ne point passer pour des bourgeois dans l'esprit de la compagnie.

« Patience », je disois tout bas, « nous serons bientôt a Toulouse ». Nous partons en effet, et vous jugés bien, ma c[h]ere reine, que nous ne passames pas par Pinsaguel sans prendre des grandes precautions. Nous evitames avec grand soin l'île de l'amour. Ma tante eclatta en invectives contre ce dieu qu'elle appella un traître et un tiran. Mais vous sçavés que les injures n'apaisent pas les maux qu'il fait, nous aurions tres fort risqué sans mon bienfaisant genie qui prit le soin de nous en garantir. Nous arrivames a la fin à Toulouse, au terme hureux de nos fatigues, dans la ferme resolution de n'aller courir le monde que le plus rarement que nous pourrons. Adieu, pardon de la longueur d'une narration peu amusante.

64 Lire « donc ».

